

Conflits ou complémentarités entre valeurs éthiques et finalités économiques ?

**Conséquences pour les éleveurs
et les productions animales**

Table Ronde de la Réunion Annuelle de la Fédération Européenne de Zootechnie,
Université Suédoise des Sciences Agricoles (SLU), Uppsala, 7 juin 2005

Conception et préparation par Dr. Jan Philipsson (SLU)

Traduction française et adaptation par
Jean-Claude Flamant
Mission d'Animation des Agrobiosciences (mai 2006)

Introduction

Les Tables Rondes de la Fédération Européenne de Zootechnie (FEZ) constituent un projet original : apporter au sein d'un Colloque scientifique des éléments de réflexion et de débats sur les dimensions socio-économiques, politiques et philosophiques liées au domaine. Cette activité désormais permanente de la FEZ a été proposée par la Mission d'Animation des Agrobiosciences. Depuis 2000, année de la première Table Ronde, ont été débattues successivement la question des crises sanitaires récurrentes, celle des conséquences de la mondialisation tout comme de l'intégration de nouveaux pays dans l'Union Européenne, ou encore les conséquences de l'évolution des comportements des consommateurs sur les chaînes agro-alimentaires.

Pour la Réunion Annuelle tenue en juin 2005 à l'Université Agricole d'Uppsala, le choix a été fait de mettre l'accent sur les rapports entre les valeurs éthiques et les finalités économiques : « Conflits ou complémentarités ? ». Le contexte est celui d'un pays, la Suède, qui a mis en place une législation qui fait référence dans le monde en matière de bien-être animal.

Les valeurs éthiques dont il est question ici concernent donc tout particulièrement les conditions qui sont faites aux animaux par les éleveurs. Pourquoi doit-on avoir des « animaux heureux » et comment ? Quelles sont les demandes adressées par la société à ceux qui ont en charge la conduite des unités d'élevage ? Quelles sont les conséquences économiques du respect des règles du bien-être animal ? Les consommateurs doivent-ils payer pour le respect de celles-ci ? Peut-on parler de responsabilité personnelle des éleveurs vis-à-vis des animaux et de la société ? Les organismes de sélection doivent-ils intégrer ces dimensions dans leurs programmes d'amélioration génétique ?

Pour débattre de ces questions, cette Table Ronde a été composée par **Jan Philipsson** (SLU, Uppsala). Elle réunit un panel composé d'un spécialiste de la sélection animale (**Pieter Knapp** – Pays-Bas), d'une anthropologue de l'alimentation (**Unni Kjaernes** – Norvège), d'un universitaire philosophe et vétérinaire (**Frans Stafleu** – Pays-Bas), et d'une ancienne Ministre de l'Agriculture, travailleur social (**Annika Åhnberg** – Suède). Le débat est animé par un journaliste scientifique (**Peter Sylwan** – Suède)¹.

¹ **Mme. Annika Åhnberg**, consultante indépendante, souvent impliquée dans des débats publics en rapport avec l'alimentation et l'agriculture durables dans le contexte de la société. Elle a été Ministre de l'Agriculture de Suède.

Dr. Unni Kjaernes, sociologue, The National Institute for Consumer Research, Norvège. Unni Kjaernes a coordonné le programme de recherche Européen "Trust in Food in Europe".

Dr. Pieter Knap, généticien et sélectionneur, responsable de la stratégie génétique de PIC (Pig Improvement Company), Pays-Bas. Pieter Knap a une grande expérience des systèmes d'élevage à l'échelle internationale.

Dr. Frans Stafleu, vétérinaire, The Ethics Institute of Utrecht University, Pays-Bas. Frans Stafleu a travaillé avec les industriels pour développer des codes éthiques en relation avec les productions animales.

Conception de la Table Ronde : **Dr. Jan Philipsson**, généticien, directeur du Département de Reproduction, Sélection et Génétique Animales, The Swedish University of Agricultural Sciences. Il assure également le Secrétariat d'« Inter Bull », organisation internationale dédiée à l'estimation de la valeur génétique des taureaux.

Animateur du débat : **Prof. Peter Sylwan**, journaliste scientifique ayant une formation universitaire en zootechnie, actuellement professeur associé à l'Institut de Communication, Université de Lund, Suède. Il a une expérience dans la conduite des débats.

Méfiance ou confiance, information ou communication ?

Peter Sylwan

Toutes les enquêtes d'opinion révèlent que les conditions de production en agriculture et la sécurité sanitaire des aliments constituent aujourd'hui des préoccupations majeures pour les consommateurs, indépendamment du niveau de prix des produits, préoccupations traduites en réglementations publiques. Or celles-ci sont perçues par les éleveurs et les agriculteurs comme constituant de nouvelles contraintes qui pèsent sur eux sans contreparties financières. Tout ceci s'ajoute au sentiment que la mondialisation menace leur existence même, tandis que les incertitudes s'accroissent sur le futur de la Politique Agricole Commune. En fait, les agriculteurs ont un sentiment d'inconfort au sein de la société. Ils se considèrent incompris. Alors qu'ils ont leur propre éthique, ils ont une réelle difficulté à trouver les mots pour l'exprimer et à nouer les contacts susceptibles de toucher les autres acteurs de la société. Ces problèmes, ajoutés aux crises récurrentes qui touchent l'opinion et dont les médias se font l'écho (ESB, fièvre aphteuse, grippe aviaire) ne renforcent-ils pas les agriculteurs dans l'idée qu'ils sont des incompris et qu'ils sont dépossédés de leur destin ? Question que se pose évidemment tout responsable politique, n'est-ce pas Annika... Et quel rôle joue la question du bien-être animal ?

Annika Åhnberg

La question du bien-être animal joue dans ce contexte un rôle spécifique. La revendication du bien-être animal, c'est, de la part de la société, une manière d'exprimer un rejet global d'un mode de production, intensif et industriel. En fait, très nombreux sont les gens qui se voient eux-mêmes et se vivent comme des victimes. Les processus de globalisation y contribuent, ainsi que tous ces événements et ces changements. Ils participent à ce sentiment selon lequel les individus se sentent très petits au sein de cet immense monde et qu'ils n'ont que très peu de possibilités de le faire changer. Mais, je veux dire que si vous vous reportiez quelques centaines d'années en arrière, vous verriez aussi des individus qui, pour d'autres raisons, ont eu le sentiment d'être sans pouvoir et sans capacité d'action. Pourtant les sociétés ont évolué grâce à des gens comme eux. Regardez la société moderne suédoise, qui est je crois la meilleure que vous pouvez avoir... Lorsque la Suède est devenue cette société industrialisée au sein de laquelle nous avons aujourd'hui encore le sentiment de vivre, elle s'est construite largement sur la base de grands mouvements d'opinion – contre l'alcool, religieux, d'éducation populaire, et évidemment les mouvements politiques, la gauche et les libéraux – qui ont engagé de fortes actions auxquelles ont adhéré un très grand nombre de gens... Je ne sais pas s'il s'agit seulement d'un moment très court et unique ou de quelque chose qui pourrait se répéter.

Peter Sylwan

Frans... Qu'est-ce que vous disent les gens avec lesquels vous discutez, consommateurs, éleveurs ou divers mouvements d'opinion. Est-ce que, réellement, ils se considèrent comme des victimes ? Et que disent-ils quand ces discussions débouchent sur les conditions dans lesquelles les animaux sont traités et sur la manière dont nous produisons notre alimentation ?

Frans Stafleu

Le sentiment d'être une victime n'apparaît pas très fortement parmi les gens avec qui je suis en relation depuis quelque temps. Il y a trois groupes impliqués dans les débats que j'organise à propos de l'agriculture durable. Le premier d'entre eux rassemble les agriculteurs et leurs entreprises – autrement dit l'« agrobusiness ». Je pense qu'ils sont actuellement en désarroi alors que de manière générale ils considèrent qu'ils ont fait du très bon travail en Europe depuis la Seconde Guerre Mondiale. Leur objectif majeur était alors de fournir des ressources alimentaires de telle manière que chacun ait suffisamment à manger. Je pense que, jusqu'à il y a vingt ans à peu près, le monde agricole européen était très fier d'avoir réussi à faire ça. Et puis, tout d'un coup, d'autres choses ont pris plus d'importance et ont été mises sur la table. Et c'est pourquoi je pense que très nombreux sont ceux au sein du monde de l'« agrobusiness » qui sont toujours très perturbés par cette évolution qui ne leur a pas été très clairement expliquée.

Un autre groupe est quantitativement très minoritaire au sein de la société, peut-être quelques milliers de personnes seulement, mais ils se manifestent bruyamment et ils sont très actifs. Je les rassemblerai sous le terme de « Mouvement », depuis certains partis politiques jusqu'à des groupes tels que

Green Peace et autres, avec des intermédiaires. Ces gens sont habituellement très bien informés, très engagés sur le plan politique, et ils essaient de faire bouger le monde de l'agro-business - agricole et agro-alimentaire - dans une direction déterminée, via des acteurs politiques influents.

Enfin, je vois un ensemble très large de gens, qui regroupe tous les autres, que j'appellerai le « grand public ». Et je vois parmi eux aussi beaucoup de confusion, parce que le monde agricole a changé beaucoup plus vite qu'ils ne peuvent le suivre. Je pense que ce dont nous devrions parler à ce sujet ici d'abord, c'est du problème de la mauvaise communication. Il y a là un énorme effort de communication à entreprendre. Le fait que nous ayons ce débat est en quelque sorte la preuve que nous avons ce problème de mauvaise communication à résoudre, et ceci de manière prioritaire.

Peter Sylwan

Et ceci constitue une transition vers Unni Kjaernes qui s'intéresse à l'attitude des consommateurs. Quelles sont vos observations concernant les idées des consommateurs à propos de l'industrie agro-alimentaire et aussi du système d'alimentation ?

Unni Kjaernes

La majorité des consommateurs n'attend rien de positif de la modernisation du secteur alimentaire. Ceci ne veut pas dire que les gens n'ont pas confiance dans ce secteur, car en effet les gens ont un sentiment de suspicion à la fois vis-à-vis de l'industrie alimentaire, du commerce, et même aussi vis-à-vis des pouvoirs publics. Mais il y a de grandes différences selon les pays.

J'ai réalisé une étude comparative de la confiance envers l'alimentation en Europe. Ainsi, en Scandinavie, nous avons une majorité de gens qui, globalement, font confiance aux pouvoirs publics : les Scandinaves « aiment » leurs pouvoirs publics, les gens ont confiance en général. Si vous allez en Allemagne, en Europe du Sud ou de l'Est, beaucoup plus gens ont une attitude sceptique ou encore sont dans l'expectative. En fait, il est très important de comprendre les consommateurs dans leur contexte de vie – ce que sont les caractéristiques des marchés et comment les pouvoirs publics assument-ils leur responsabilité. Dans quelle mesure les gens se sentent-ils protégés ou pris en considération, dans quelle mesure les acteurs économiques effectuent-ils réellement ou non ce qu'ils se sont engagés à faire ? Le résultat le plus surprenant concerne la Grande-Bretagne où la confiance des consommateurs est devenue très élevée : ils sont réellement enthousiastes envers leur alimentation en regard de la situation d'autres pays.

Peter Sylwan

Il s'agit d'un changement que je qualifierais de radical, car lorsque la crise de l'ESB était à son paroxysme, les politiciens britanniques, tout comme les institutions, se plaçaient au dernier rang des gens à qui on pouvait faire confiance. Comment cela s'est-il passé ? Que s'est-il produit pour en arriver là ?

Unni Kjaernes

A l'évidence, les pouvoirs publics britanniques ont réussi à agir avec efficacité. Nous devons prêter attention à ce qu'ils ont fait. Ils ont créé et installé une nouvelle institution, la « Food Authority » qui non seulement a mis l'accent sur les consommateurs, sur la transparence – ce genre de chose – mais une institution qui est également indépendante des producteurs et des politiques. Il faut dire quand même que le marché britannique des aliments est particulier. Non pas en référence au poids de la part de marché des distributeurs, mais par la manière dont ceux-ci opèrent. Ils agissent au sein d'un marché hautement intégré où ils ont un réel pouvoir, en assurant le contrôle des étapes antérieures du système de production. Ils mettent l'accent sur la qualité des produits, sur les valeurs éthiques, etc. pour lesquelles ils sont en compétition outre le niveau des prix. C'est tout cet ensemble qui semble avoir eu un impact.

Peter Sylwan

Mais alors, ce sont les mécanismes du marché qui ont été la solution au problème ? ou bien cela n'a pas été suffisant ?

Unni Kjaernes

Je réponds qu'il a fallu les deux. Nous avons besoin de marchés actifs, mais nous avons aussi besoin d'une entité indépendante. Les gens ne veulent pas seulement faire confiance au jeu des marchés.

Peter Sylwan

Vous voulez dire que le public en Angleterre est maintenant plus impliqué dans les débats? La crise serait-elle alors nécessaire pour y parvenir ? Car après une telle crise le public se sent vraiment concerné. Et, alors tous les gens sont au même niveau de discussion... Et vient la solution ?...

Unni Kjaernes

On pourrait prendre ça comme exemple... mais seulement après. Car personne en Grande-Bretagne n'accepterait de dire que la crise de l'ESB, avec ses conséquences, était acceptable. Mais vous avez raison, je pense que les consommateurs en Grande-Bretagne – dans une large mesure – se considèrent maintenant comme étant plus concernés, comme étant pris au sérieux, et, à cause de cela, ils assument davantage leur responsabilité. Ce n'est pas parce que d'autres leur ont dit qu'ils devaient prendre leurs responsabilités, mais parce que maintenant ils sont beaucoup plus impliqués.

Frans Stafleu

Vous dites qu'ils ont confiance... Mais ce n'est pas sans risque si cette confiance est combinée à un défaut de communication. J'ai réalisé une petite enquête auprès des consommateurs à propos des transferts d'embryon chez les porcs. Je devais leur demander ce qu'ils pensaient de cette expérimentation. Je leur avais expliqué ce qu'était la technique du transfert d'embryon. Ils ont dit : « *D'accord ! Le transfert d'embryon est peut-être une bonne chose, mais maintenant avec ce que vous nous dites, je comprends que ce n'est pas naturel* ». Et ils étaient vraiment alarmés. Le danger, c'est qu'alors ils vont dire : « *Mais qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que vous étiez encore des paysans, avec des noms bien de chez nous, et maintenant vous êtes devenus hautement technologiques, et nous n'aimons pas ça, parce que nous voulons plus de « nature » dans ce que nous désirons manger* ». Et la confiance s'en va et vous avez la crise !

Peter Sylwan

Mais est-il possible d'être très « contre-nature » en mettant en oeuvre des technologies extrêmes tout en étant très respectueux du bien-être des animaux avec des pratiques acceptables qui donnent confiance ?

Unni Kjaernes

Je pense que c'est effectivement une question importante. Nous observons que les consommateurs les plus méfiants vivent dans le contexte de systèmes caractérisés par un faible niveau de transformation, où ils ont la possibilité d'acheter leur alimentation au marché local et chez les bouchers. Mais c'est dans les pays du nord de l'Europe où l'alimentation est la plus transformée, où les technologies les plus avancées sont mises en œuvre, que l'on trouve aussi la population la plus confiante dans son alimentation. Donc, on ne peut pas dire que la technologie génère la méfiance. Mais d'accord, si les gens pensent que le développement de technologies telles que les OGM ne tient pas compte de certaines de leurs préoccupations et posent des problèmes moraux de base, alors ils ne vont plus avoir plus confiance. Ou s'il s'agit d'une « boîte noire », sans qu'ils soient informés sur les procédés, sans qu'ils soient partie prenante dans la possibilité d'intervenir dans le suivi, alors la suspicion et la défiance surgissent.

Peter Sylwan

Vous avez eu une discussion intéressante, mais très représentative du seul point de vue des milieux scientifiques, quand vous avez dit – « Si nous leur apportons des informations fiables alors les consommateurs accepteront nos valeurs » - mais vous êtes en train de dire que ce n'est pas une question d'information, que c'est une question de confiance !

Unni Kjaernes:

Oui, je pense même que quelque fois plus d'information génère la méfiance. L'information est importante mais pas toute seule. En fait il s'agit de savoir comment l'ensemble du système est organisé et fonctionne. Ainsi l'information peut être très efficace ou induire plus de scepticisme et de méfiance.

Pieter Knap

Cette manière de penser – il suffirait d'apporter les bonnes informations... - peut aussi être très présomptueuse. Parce que si vous dites : « *Il s'agit seulement de mauvaise communication, il nous suffit de dire ce que nous faisons pour que les gens pensent que c'est très bien* »... ceci signifie que vous êtes

tellement sûrs d'être dans la bonne ligne que vous vous autorisez à penser que le public ne peut pas dire : « *Non, ce n'est pas bon* ».

Frans Stafleu

Mais ça ce n'est pas de la communication ! Communiquer c'est un échange d'information dans les deux sens !

Pieter Knap

Je suis d'accord que ce n'est pas de la communication, c'est de l'information. Nous disons aux gens que nous sommes formidables, que nous faisons de bonnes choses. Ils ne nous croient pourtant pas.

Frans Stafleu

D'une certaine manière, nous les informons à propos de ce qui devrait les rendre heureux. Mais ça ne marche pas comme ça !

Les valeurs du bien-être animal

Annika Åhnberg

En Suède, nous avons d'un côté un débat avec une discussion très centrée sur le prix des aliments. D'autre part, vous avez les agriculteurs Suédois qui considèrent que s'ils sont en mesure de faire comprendre aux consommateurs que les standards de qualité – par exemple à propos du bien-être animal – étant plus élevés en Suède, alors ils obtiendront que ceux-ci paient plus cher les produits alimentaires produits en Suède. Et je pense que cette information faite par les agriculteurs Suédois vers les consommateurs depuis quelques décennies n'a pas eu à l'évidence l'impact que les agriculteurs attendaient. C'est pourquoi je pense qu'ils devraient comprendre que l'amélioration du bien-être animal n'est peut-être pas quelque chose qu'ils réalisent pour les consommateurs. C'est quelque chose que vous faites parce que vous-même, en tant qu'individu, vous voulez prendre la responsabilité d'avoir une bonne production. Ainsi si vous pensez que ces améliorations que vous réalisez, vous les faites dans la perspective d'être mieux payés par le consommateur, je considère que ce n'est pas une bonne raison. J'essaie de faire passer ce message car raisonner seulement « prix », je pense que c'est une mauvaise idée. Je pense qu'il faut changer les raisons que nous mettons en avant pour justifier nos manières de faire.

Unni Kjaernes

Je pense en effet que c'est très important. Nous devrions nous garder d'accuser les consommateurs de ne pas prendre leurs responsabilités, de ne pas vouloir payer plus. Car c'est une fausse question : nous devrions plutôt nous demander pourquoi ils ne veulent pas ? Quelles sont les explications à cela ? Une raison en est probablement qu'ils pensent que tous les animaux doivent être bien traités et qu'il n'y a pas de raison d'en faire un motif de différenciation au niveau économique. Peut-être devrions-nous améliorer les règles à suivre, peut-être les agriculteurs eux-mêmes devraient-ils les prendre réellement en charge, peut-être le public ne peut-il pas en faire le contrôle... Ce n'est pas quelque chose que l'on connaît très bien.

Peter Sylwan

Mais que faire alors? Comment pouvez-vous être sûrs que les animaux sont traités en accord avec les valeurs des consommateurs ? A ce propos, je vous montre un petit transparent qui peut-être représente le point extrême, la ligne rouge pour cette discussion. C'est écrit en suédois, mais vous pouvez voir de quoi il s'agit ? Des corps humains emballés dans ces emballages où vous pouvez lire « Viande humaine ». Des groupes activistes de défense du droit des animaux comparent la consommation de viande avec du cannibalisme. Ça se passe au cours d'une manifestation à Philadelphie, USA. Trois personnes se font fait emballer comme des morceaux de viande, recouverts de plastique, pesés, étiquetés, avec leur prix marqué. Je pose la question : s'agit-il seulement de la réflexion émanant d'un petit groupe extrémiste ou d'un signal que quelque chose est en train de progresser au sein d'une société dont les valeurs sont réellement en train de changer ?

Unni Kjaernes

Evidemment, il s'agit d'un petit groupe d'extrémistes. Dans le monde occidental les gens mangent de la viande dans leur grande majorité, mais ils éludent le paradigme de l'élevage et de l'abattage des animaux pour l'alimentation. Ce paradigme constitue un dilemme auquel il est désagréable pour les gens de penser et qu'ils désirent rejeter. Quand nous mettons en avant les questions du bien-être animal, nous pensons qu'ils devraient introduire ce souci dans leur maison et dans leur cuisine. Ainsi nous associons la vie des animaux et notre consommation, et ce n'est pas une question facile alors que c'est réellement une question fondamentale. Et quand les gens ont une petite expérience de proximité avec les animaux dans leur propre vie ou avec des animaux de compagnie, ou s'ils vivent habituellement à proximité d'élevage alors seulement ce dilemme devient un dilemme éthique. Mais il ne faut pas surévaluer ceci car le nombre de végétariens par exemple n'a pas beaucoup augmenté et est très bas en Scandinavie, plus élevé en Allemagne et en Grande-Bretagne.

Frans Stafleu

Nous mangeons trop et trop gras. Vous dites : « *Ne vous occupez pas seulement du consommateur, de ce qu'il veut, mais considérez ce que nous voulons au sein du monde agricole* ». Or, regardez les posters qui ont été présentés ici et lisez les résumés. Je l'ai fait et j'ai trouvé quelque chose comme ça : « *Les consommateurs demandent plus de bien-être animal... Les consommateurs demandent ceci... Les consommateurs désirent cela...* ». Mais jamais : « *Nous voulons plus de bien-être animal* », ou « *Nous pensons que le bien-être des animaux est quelque chose d'important* ». D'accord, ce que désire le consommateur est important mais si vous portez vos propres idées dans le débat, vous avez une force réelle, vous créez le climat. Aujourd'hui, le bien-être des animaux est seulement important à prendre en compte parce que nous le voulons ainsi. Et ce que nous sommes en train de dire, me semble-t-il, c'est qu'il faut obtenir que quelque chose change pour le bien-être des animaux. Nous sommes convaincus de l'importance à accorder au bien-être des animaux et aux soins à leur accorder, et nous devons faire en sorte que nous ne lisions plus dans tous les posters : « *Le consommateur pense ça !* ».

Peter Sylwan

Maintenant, le bien-être animal est devenu un sujet important, nous le pensons ainsi, mais comment mettons-nous en œuvre cette idée ? Annika, pouvez-vous répondre à cette question ? Je veux dire que si vous voulez plus de bien-être animal, est-ce que vous le mettez pour autant au même niveau que le désir d'un plus haut niveau de vie, ou la demande d'une alimentation moins chère ? L'agriculteur aspire à un niveau supérieur de bien-être, les animaux devraient avoir un plus haut standard de bien-être... un meilleur bien-être pour tous ! Est-il possible de combiner toutes ces exigences ?

Annika Åhnberg

Je vais débiter avec une question de base : « *Est-il correct de tuer et de manger des animaux ?* ». Je pense que si vous abordez cette question selon un point de vue très théorique, alors vous devez arrêter de manger de la viande. Je pense que ceci a à voir avec l'évolution des sociétés et avec le fait que les croyances de nature religieuse selon lesquelles les hommes sont toujours supérieurs aux animaux ne sont pas aussi fortes qu'elles l'ont été par le passé, et que nos connaissances sur les proximités génétiques entre hommes et animaux ont progressé. C'est pourquoi, je pense qu'un nombre croissant de gens se posent ces questions. Et même s'il ne s'agit encore que d'un petit nombre, je pense que ce mouvement va se poursuivre jusqu'à peut-être devenir plus fort qu'aujourd'hui. Mais, me semble-t-il, je pense qu'il est beaucoup plus constructif d'aborder la question d'un autre point de vue, celui de la société dans laquelle nous vivons où, dans leur grande majorité, les gens mangent de la viande et du poisson et où vous avez de nombreux éleveurs. Et là, je pense que la question que l'éleveur doit simplement se poser à lui-même, ou à elle-même, est : « *Quel type d'amélioration des conditions de l'élevage de mes animaux est compatible avec les objectifs économiques ?* ». En parcourant l'exposition des posters, j'en ai trouvé de fort intéressants. Par exemple, un poster sur les vaches laitières qui montre que l'on peut accroître la production laitière en maintenant les veaux près de leur mère – ainsi vous obtenez plus de lait sans induire plus de travail avec les veaux. Cela veut dire que d'autres systèmes d'alimentation sont possibles, avec un autre mode de travail... et c'est très intéressant. Je pense que la limite à ce genre de changement tient beaucoup plus aux traditions – « *Nous avons fait ainsi durant des générations* » - et qu'il est difficile de changer les habitudes.

Peut-il y avoir « des animaux heureux » ?

Peter Sylwan

Nous avons en Suède une législation sur le bien-être animal, accompagnée d'un rapport diffusé par le Ministère de l'Agriculture : « Pour des animaux heureux et en bonne santé »². Mais c'est quoi des « animaux heureux » ? Qu'est-ce c'est selon vous un « bon bien être animal » ?

Annika Åhnberg

Nous avons besoin de plus de recherches sur ce qu'est vraiment le « bon bien-être animal », parce que très souvent nous pensons que ce qui est bon pour les humains serait bon pour les animaux. Par exemple, nous voulons vivre dans des maisons, donc les animaux veulent habiter des maisons... C'est pourquoi, je le répète, l'éleveur doit se poser une simple question : « Quel type d'amélioration des conditions de vie animale compatible avec les objectifs économiques ? ». Et alors vous trouverez tout ce qu'il faut faire pour opérer les changements nécessaires dans les systèmes de production.

Peter Sylwan

Je vous propose de voir maintenant un petit film. Ce pourrait être un exemple de ce dont nous parlons et peut-être pourriez-vous le commenter. Regardez... Il s'agit d'une truie en habitat ouvert. Vous voyez que les truies disposent chacune d'un espace où elles peuvent aménager un nid pour leurs petits. Les porcelets sont maintenus là durant 3 semaines et puis ils ont la possibilité d'accéder librement à une grande cour paillée. Ce qui est intéressant avec ce système c'est que s'y promener est un plaisir. J'y ai passé un jour entier – Annika était là aussi – et nos vêtements ne sentaient rien du tout après : cela veut dire que la ventilation était parfaite. Dans ce système, l'éleveur – c'est une femme - élève 140 truies et produit jusqu'à 3.500 porcelets par an, c'est-à-dire plus de 25 par truie. Elle a diminué par deux ses coûts d'habitat. Elle produit moins cher et elle gagne plus d'argent. Et ce système est plus correct sur le plan éthique que les systèmes d'élevage porcin habituels. Il me semble que c'est un bon exemple de ce que tout un chacun devrait faire.

Frans Stafleu

Je trouve ça équivoque ! Ce matin il y avait la présentation d'un papier à propos de l'élevage des porcs en plein air – pas à l'intérieur avec de la paille, mais à l'extérieur. L'auteur démontrait que ce système était mauvais du point de vue environnemental, et disait que nous devrions changer nos idées. Nous avons aux Pays-Bas des travaux de recherche qui montrent que pour les Hollandais l'image du « bon bien-être animal » c'est l'animal en plein air. Mais, en fait, ce n'est pas toujours vrai qu'être dehors procure du « bon bien-être » aux animaux. Soyons prudents ! Certes c'est très joli ce que vous avons vu... les petits cochons dans la paille, etc., et peut-être, effectivement, cela fonctionne – j'en ai vu aussi en Hollande. Mais les truies élevées en plein air, peut-être n'est-ce pas bon du point de vue environnemental, et peut-être aussi du point de vue du bien-être des animaux... Il faut se poser ces questions !

Peter Sylwan

La chose intéressante avec cet exemple est que l'éleveur a dit ici exactement ce que vous dites : « Conduire des porcs en plein air a seulement une valeur d'image. Je ne les ai pas mis dehors car je veux savoir ce que je fais avec mes porcs »... Et Annika a évoqué l'exemple des vaches qui ont leurs veaux auprès d'elles à la traite. Ça me semble être des exemples qui vont dans le sens de systèmes « décalés » par rapport aux systèmes conventionnels : ce sont des éleveurs qui tentent de faire quelque chose qui soit en accord avec les demandes de bien-être animal. J'ai une autre question : est-ce que la génétique peut jouer un rôle dans le débat sur le comportement animal ?

² Sur le site du Ministère de l'Agriculture Suédois : « Happy and Healthy Animals – ethical and moral perspectives on keeping animals » (en anglais) :

<http://www.sweden.gov.se/content/1/c6/02/60/62/0107e1c6.pdf>

Pieter Knap

Je le pense, car la plupart des caractères comportementaux présentent une héritabilité élevée et peuvent donc faire l'objet d'une sélection. Dans l'Union Européenne, nous allons arriver bientôt à la situation où l'élevage des volailles et des porcs en claustration sera illégal, ce qui veut dire que les animaux devront être conduits en groupes, avec comme conséquence un ensemble de difficultés nouvelles liées aux comportements d'agression : les animaux ont soudain la possibilité d'être agressifs puisqu'ils sont en contact les uns avec les autres. Je connais de nombreux éleveurs qui doivent faire face à de graves difficultés de ce genre, et qui aimeraient beaucoup revenir en arrière. Je connais aussi des éleveurs, probablement aussi nombreux que les autres, qui sont très satisfaits de la nouvelle situation. Or, introduire un indice de comportement dans un programme de sélection est tout à fait réalisable d'un point de vue technique, par exemple pour obtenir des lignées de porcs qui sont plus à même de fonctionner en groupe. Veut-on faire quelque chose comme ça ? Je réponds que c'est une question de demande ! En général, je pense qu'il est normal que les entreprises de sélection répondent à la demande des éleveurs. Par exemple, s'ils sont prêts à payer pour des porcs qui se comportent sans problèmes en groupes, alors nous le ferons.

Frans Stafleu

C'est un point intéressant parce que ce qui est parfaitement naturel pour les animaux – c'est-à-dire un comportement « normal » - c'est de se battre ! Par exemple, nous avons mis des souris dans des petites cages et elles ne se battaient pas, puis nous avons pensé que ces petites cages ce n'était pas bien, donc, nous avons mis les souris dans des cages plus grandes... et elles ont commencé à se battre. En fait, les cages étaient suffisamment grandes pour leur permettre de se battre mais pas assez pour qu'elles trouvent où se réfugier. Et la question est la suivante – d'un point de vue éthique c'est une question très intéressante : si vous adaptez l'animal à ce type « d'icône idéale », cela veut-il dire que vous l'adaptez à une situation qui n'est pas « naturelle » ? Il faut choisir : est-ce que nous voulons adapter les animaux aux situations dans lesquelles nous les mettons ou bien le contraire ?

Pieter Knap

C'est un point central pour nous en Hollande : nous sommes ici en train de parler d'animaux de ferme, or, les animaux de ferme sont, par définition, élevés dans des conditions qui ne sont pas naturelles. Ceci veut dire que dans la situation d'un groupe où il y a agression, l'animal qui la subit ne pourra pas y échapper – ce qui veut dire problème pour l'éleveur qui devra faire avec... Ayons conscience que nous ne parlons pas ici de conditions « naturelles » de vie pour les animaux.

Annika Åhnberg

Je pense qu'il y a un autre commentaire intéressant à faire en prenant une autre perspective... Vous dites que vous pouvez faire ce que les éleveurs vous demandent, mais je pense que dans le cadre de vos entreprises de sélection animale vous devez conduire des réflexions de nature éthique. Vous n'avez pas le droit de dire que vous pouvez faire tout ce qu'on vous demande, quelle que soit cette demande. Vous devez aussi utiliser vos connaissances concernant le bien-être animal, et vos travaux de recherche devraient investir là-dessus.

Pieter Knap

Non, je n'ai pas dit ça ! J'ai dit que je pourrais le faire ... C'est-à-dire que - j'en suis parfaitement sûr d'un point de vue technique - nous pouvons obtenir pratiquement tout ce que les éleveurs demandent comme matériel animal. Je n'ai pas dit que je voulais le faire. Ne mettez pas ces mots dans ma bouche. Nous « pouvons » le faire... C'est différent de nous « voulons » le faire ! Par exemple si vous devez élever des animaux dans une situation où ils ne peuvent pas se protéger les uns des autres, ceci pourrait rendre souhaitable l'élimination de ceux qui manifestent le plus d'agressivité. Je n'ai pas dit que c'était souhaitable mais que ce pourrait être souhaitable. Car je suis vraiment sûr que l'on peut sélectionner contre les comportements agressifs. D'ailleurs, cela s'est fait depuis 6.000 ans chez le porc avec la domestication du sanglier sauvage qui, dans une large mesure, a eu comme objectif de faire en sorte que cet animal arrête d'attaquer les gens. Et cela s'est fait ! Je considère que cette possibilité doit être introduite dans une discussion sur les questions éthiques parce que quelqu'un posera la question suivante : « *Est-il justifié du point de vue de l'éthique de faire ainsi ?* ». En fait, nous avons ce débat en Hollande depuis maintenant trois

ans. Mais d'un point de vue génétique, il est tout à fait réalisable d'entreprendre ce travail de sélection sur les caractères de comportement comme cela s'est fait durant des milliers d'années.

Frans Stafleu

Un commentaire... Si cela a été fait au cours des millénaires, cela ne signifie pas que nous devrions le faire encore aujourd'hui !

Pieter Knap

Je n'ai pas dit ça!

Frans Stafleu

Je sais que vous n'avez pas dit ça. Mais beaucoup de gens utilisent cet argument de cette manière.

Unni Kjaernes

Je voudrais juste introduire un point de vue plus positif dans notre débat qui donne l'impression que quelque chose est mauvais, que l'on ne fait que parler d'argent, qu'il y a trop d'incertitudes et de confusion... Or ce qui est nouveau et qui a été présent dans nos échanges, c'est que tous les acteurs doivent désormais justifier ce qu'ils font. Et c'est une chose très importante. Evidemment, il n'y a pas une seule façon de le faire, il n'y a pas qu'une seule voie : par exemple vous pouvez appeler à des négociations, y parvenir ou bien échouer... Mais la chose la plus importante c'est qu'il y ait discussion et que l'on puisse en déduire différents types de justifications. J'ai appris quelque chose aujourd'hui : je pensais que l'élevage des poulets en plein air était facile, alors qu'en fait il pose problème... Mais surtout je pense que ce débat révèle que quelque chose est en train d'émerger : les acteurs doivent justifier ce qu'ils font.

Frans Stafleu:

Au début de mon travail avec des entreprises de sélection animale, on m'a demandé d'écrire des papiers sur le thème « *éthique et sélection* ». Les patrons sont venus me voir et m'ont dit : « *Bien ! Oui, vous savez, nous sommes en train de travailler les vaches de 2008. Pouvez-vous me dire si nous pouvons continuer ?* ». Quelque chose m'incite à penser qu'il s'agissait de questions de nature éthique. Ils sont venus me voir et me disent : « *Quelque chose nous dit que nous sommes dans l'erreur. Qu'il y a des problèmes....* ». Tout ceci est positif. L'industrie elle-même vient et dit : « *Hé ! Nous avons à faire quelque chose en rapport avec les questions éthiques et pas seulement faire ce que demandent les consommateurs* ».

Globalisation et bien-être animal

Peter Sylwan

Enfin, avant d'ouvrir la discussion avec le public, je voudrais que vous disiez ce que vous pensez sur ce qui se passe en Europe aujourd'hui, tout particulièrement à propos du bien-être animal, alors que nous progressons de plus en plus dans une logique de marché global, ce que nous appelons la globalisation. Les gens mangent des produits venant de toutes les régions du monde : comment cela affecte-t-il le bien-être des animaux ? Annika ?

Annika Åhnberg

Il me semble que le changement que représente l'ouverture des frontières n'est pas seulement de nature économique. Cela appelle que vous vous intéressiez aussi à des questions sociales qui relèvent du domaine de la morale sociale. Ce qui s'est produit avec la sécurité sanitaire des aliments et ce qui progresse maintenant pour le bien-être animal. Aussi c'est pourquoi, le système étant très dépendant du marché, les gens acquièrent un poids beaucoup plus important en tant que consommateurs. Je pense que ce que nous allons voir sera davantage centré sur ces nouvelles questions dans les années à venir. Pour la sécurité sanitaire des aliments, nous avons eu de nombreux soucis et il semble maintenant que ce soit plus calme parce que de tels problèmes ont été surmontés : nous leur avons trouvé des solutions. Le même processus peut se produire avec le bien-être animal.

Peter Sylwan

Ces mécanismes ne peuvent-ils pas conduire les producteurs à abattre leurs animaux et à transformer leurs produits là où les coûts sont moindres, à les élever là où les standards d'élevage sont les plus bas, et à les transporter pour les vendre ailleurs ? Cela n'est-il pas en train de se produire au sein du marché européen en expansion ?

Pieter Knap

Mais regardez autour de vous ! C'est ce qui se passe ! Personnellement je connais un groupe de Hollandais âgés de 30/35 ans qui, parce qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent en matière d'élevage porcin classique, partent ailleurs. Ils s'en vont au Canada, en Australie, en Europe de l'Est ou en Europe du Sud, partout ailleurs, là où ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Nous ne devons pas nous faire d'illusion à propos de nos possibilités d'action à l'échelle nationale ou à l'échelle de l'Europe pour corriger ce phénomène. Peut-être faut-il se dire que les choses continuent de bouger, et que le phénomène est mondial. Ce qui veut dire que s'il y a un conflit entre éthique et économie, alors il faut s'en saisir à l'échelle mondiale, sinon on déplacera seulement le problème d'un territoire à l'autre. Ce qui est vraiment en train de se produire : c'est que la production de porcs est en train de partir d'Europe occidentale.

Frans Stafleu

Soyez prudent... Ne dites pas ça ! Des gens pourraient traduire de cette manière : « *On ne peut rien faire, ce doit être global, donc je m'assois et je ne fais rien* ». J'ai souvent entendu ce type de raisonnement... Et les gens de conclure : « *Je ne peux rien faire* »... Nous ne pouvons rien faire à l'échelle nationale ou à l'échelle de l'Union Européenne, mais pourtant nous pouvons commencer à agir à l'échelle nationale...

Pieter Knap

Mais n'ayons pas l'illusion, cela ne va rien résoudre, à part le fait que vous ne verrez plus un éleveur de porcs dans votre propre pays.

Peter Sylwan

Annika, avec votre expérience d'acteur politique, comment vous attaquez-vous à ce problème ? Qu'est-ce que vous suggérez ? La globalisation de l'économie et du marché et le bien-être animal... Voilà la question.

Annika Åhnberg

Je pense que dans la dynamique des sociétés, plusieurs processus fonctionnent en même temps. Il y a le développement technique, la législation, le débat public, le commerce... Il y a toujours plusieurs forces agissantes. Et je veux dire qu'il est difficile de dire lequel de ces processus est le plus influent aujourd'hui en Europe. Je pense que l'élargissement de l'Union Européenne lui-même a eu beaucoup d'impacts lorsqu'il en est venu à faire changer les règlements et les législations. Mais dorénavant la force motrice la plus importante pourrait émerger au sein même du monde agricole. Cela se produira si les agriculteurs se concentrent sur ce qu'ils souhaitent vraiment et s'ils éprouvent le besoin de changer et pas uniquement en référence à ce qu'ils pensent ce que sont les valeurs reconnues par les consommateurs. Je vois le risque d'une sorte de clivage entre des débats dominés par les manifestations des mouvements extrémistes et ce qui constitue le problème majeur, celui du débat public. Je voudrais espérer que nous pourrions mettre plus d'énergie pour nous impliquer dans un débat qui soit à la fois « à voix basse » et pragmatique à propos des changements à venir. Mais réellement, je me demande comment cela va se passer.

Pieter Knap

Je suis d'accord. Je pense que les questions de développement durable dont nous sommes en train de parler ne vont pas être résolues par des actions telles que celles dont vous nous avez montré les images. Ce dont nous avons besoin c'est d'un débat politique. Les actions que nous avons vues ne vont rien résoudre du tout. Elles ont seulement pour effet que les gens perçoivent des choses qui n'existent pas réellement. Mon impression personnelle c'est que cela n'est d'aucune utilité.

Frans Stafleu

Et alors, cela veut dire qu'on va laisser ces questions à résoudre par les politiciens et les scientifiques ?

Pieter Knap

Non, pas par les scientifiques... Les scientifiques ne résolvent pas les problèmes. Ils suggèrent une voie possible aux gens qui ont besoin de résoudre les problèmes.

Frans Stafleu

En référence à mon appartenance au monde universitaire, je pose la question du rôle de la science dans cette discussion.

Pieter Knap

Elle est de donner des avis à la société, aux politiques, aux gouvernements, aux législateurs, à tous ceux dont la fonction est d'édicter des règles. Il y a des gens dans divers pays qui peuvent apporter une aide à la décision de ces groupes en les informant sur les choses qui peuvent être réalisées. Et, encore plus important, sur ce que sont les vrais coûts et les vrais bénéfices de ces voies alternatives.

Frans Stafleu

Mais peut-être aussi trouver ce qui est vraiment satisfaisant pour les animaux.

Pieter Knap

Oui, c'est une partie de cet apport. C'est inclus dans la partie « bénéfices ».

Peter Sylwan

C'est aussi ce que nous avons vu dans le film : les éleveurs eux-mêmes tentent de trouver des solutions.

Pieter Knap

Ça c'est vraiment fantastique ! Nous avons besoin d'innovation... Sans innovation, vous ne parviendrez à rien. Les gouvernements n'y peuvent rien ! Ce dont nous avons besoin, c'est d'éleveurs qui croient en quelque chose et qui en soient fiers. Très souvent, c'est à base de high tech, parce que vous avez besoin de truies qui vous assurent un revenu.

Peter Sylwan

C'est en effet une chose intéressante que cet exemple dispose d'une base scientifique, dont chaque aspect a été évalué par l'Université d'Agriculture de Suède. Il s'agit de connaissances hautement biologiques.

Annika Åhnberg

Mais, à nouveau, je pense que nous devons avoir conscience que parmi ces processus qui agissent de façon permanente, certains peuvent prendre plus d'importance que d'autres à telle ou telle période. Je veux dire que vous pouvez avoir un temps où il est très important que vous preniez une décision politique, et à un autre moment où ce qui est plus important c'est ce qui vient de la base. Mais vous ne pouvez pas dire que c'est seulement ceci ou cela qui importe car, au sein de la société, vous devez admettre que plusieurs choses bougent ensemble. C'est souhaitable et c'est bénéfique !

* * * * *

Questions du public

Pourquoi les consommateurs ne sont-ils pas prêts à payer pour le bien-être des animaux ?

Jan Philipsson

Deux grands ensembles de questions collectées au sein du public... Tout d'abord certains s'interrogent sur ce que pourraient être d'autres besoins sociétaux, et évoquent la possibilité de donner plus de poids aux critères de sélection en rapport avec le bien-être animal ou de prendre en considération d'autres caractères. D'autres questions font référence au niveau de rémunération permis par les marchés, ou à ce qui est pris réellement en compte par les politiques agricoles : les agriculteurs peuvent-ils vraiment intégrer ces nouvelles préoccupations sans retour financier ?

Un deuxième ensemble de questions se réfère au caractère évolutif de ces enjeux et à la possibilité d'en faire le suivi : quand on n'envisage pas uniquement la production, mais l'éthique de la production et les aspects environnementaux de la production, comment peut-on être assuré que l'on est dans la bonne voie pour nos systèmes d'élevage ? quels sont les bons indicateurs ?

Annika Åhnberg

Sur la première de ces deux questions - nous en avons déjà parlé - je veux dire que l'agriculteur ne peut probablement pas espérer obtenir une rémunération du consommateur pour avoir amélioré le bien-être des animaux. Je pense qu'il faut se poser la question suivante : « *De quoi l'agriculteur peut-il obtenir une rémunération ?* ». Parce que, à l'évidence, quels que soient les produits, rendez-vous compte que les consommateurs sont prêts à payer des sommes considérables pour des choses qui ne sont pas réellement très coûteuses à produire. Par exemple, vous payez un jean de marque beaucoup plus cher qu'un autre alors que son coût de production est exactement le même. Je pense que les éleveurs, les distributeurs et les producteurs d'aliments doivent améliorer leur compréhension à propos de ce que les consommateurs veulent bien payer. Car si les consommateurs sont prêts à payer, ils ne sont peut-être pas prêts à payer ce qui est réellement le plus coûteux pour le producteur. Ils sont prêts à payer plus pour des produits qui leur donnent un sentiment particulier d'eux-mêmes. Pour de nombreux produits, on cherche à mieux connaître ce que sont « *les points faibles* » des consommateurs, ce qu'ils sont prêts à payer et pour quoi. Il faut faire la même chose avec l'alimentation. Je pense à nouveau que très peu de producteurs comprennent réellement qu'ils doivent être vraiment très professionnels au niveau de la commercialisation. Ils doivent comprendre la différence entre un coût de production donné et ce que le consommateur est prêt à payer, car les deux ne vont pas forcément ensemble.

Peter Sylwan

Les gens ne sont pas prêts à payer plus pour une conduite des animaux plus respectueuse de leur bien-être... Donc, pour que les agriculteurs assurent leur revenu, ils doivent l'obtenir en diminuant leurs coûts...

Annika Åhnberg

Ou en commercialisant leurs produits avec quelque chose en plus... Ce peut être par exemple un avantage pour votre propre santé. Les gens sont très intéressés par les questions relatives à leur santé, pour qu'elle leur apporte une vie meilleure et aussi plein d'autres choses...

Frans Stafleu

Mais s'il n'y a pas de bénéfice santé réel, et que ce ne soit qu'un discours, est-ce honnête. Cela pose problème !

Annika Åhnberg

Vous ne pouvez pas mentir ! - Je ne veux pas dire que vous, vous pourriez mentir aux gens - Je pense qu'il y a une différence à faire entre commercialiser de manière habile et mentir aux consommateurs. Vous pouvez avoir quelque chose dans votre produit qui apporte réellement un plus, contribuant à vivre en bonne santé. Par exemple, le lait et les produits lactés sont bons pour la santé - je sais pourtant que certains pensent que ce n'est pas vrai. Il est sans intérêt pour les gens d'être en aussi bonne santé aujourd'hui qu'ils l'étaient hier. La chose importante pour eux est d'être toujours en bonne santé. Ainsi, vous pourriez vous appuyer sur cet argument dans votre action de marketing.

Je désire juste insister sur une chose. Je ne suis pas en train de parler de bien-être animal, ou d'agriculture biologique, ou d'agriculture conventionnelle... Pour le moment, je parle de prix. Dans quelle mesure pouvez-vous obtenir un prix plus élevé pour votre produit ? Et ceci a totalement à voir avec la question du marketing. Cela concerne la manière dont vous commercialisez vos produits, pas nécessairement la publicité. Je suis en train de dire que vous devez faire cette distinction : le bien-être animal n'est pas un argument de publicité ou de vente, c'est totalement différent.

De fait, l'un des distributeurs « hard discount » présent en Scandinavie et en Suède – il s'agit de NETO – s'est engagé dans un partenariat étroit avec les producteurs de l'agriculture biologique, et augmente la quantité de produits de ce type vendus dans ses magasins. Ainsi ce n'est pas uniquement une question de prix.

Unni Kjaernes

Je pense en effet que nous pouvons apprendre beaucoup de l'agriculture biologique. L'émergence de ce secteur en Europe a pour origine à la fois des initiatives provenant du monde de l'agriculture et de la demande de gens pour des voies alternatives. Dans ce processus, des gens ont été d'accord pour payer plus.

Plus de connaissances pour minimiser les risques ?

Jan Philipsson

J'ai deux questions relatives à l'agriculture biologique. Certes un des avantages avancés pour ces produits est qu'ils contiennent moins de résidus de pesticides et de médicaments... mais en savons-nous assez là-dessus ? Avons-nous besoin de meilleurs contrôles ? Nous savons à quels types de résidus nous avons à faire, mais sommes-nous sûrs que des résidus en faibles quantités ne peuvent pas également interagir entre eux et perturber la santé humaine ? Avons-nous besoin de meilleures méthodes d'analyses pour en savoir plus sur ces problèmes ?

Il y a aussi des questions concernant les systèmes d'élevage en liberté, du type « ranching ». Ils peuvent être appréciés par la population, mais certains animaux peuvent en souffrir. Je pense que vous avez déjà abordé cette question. Ce que nous appelons « la raison du plus fort »... pouvons-nous l'admettre comme inhérente à ces systèmes ou bien devons-nous nous préparer à faire face à ce que cela génère de nouveaux problèmes ? Devons-nous reconnaître que cela pose problème ?

Frans Stafleu

J'aime toujours des questions du style : « *Devrions-nous en savoir plus et mieux ?* » Or, j'ai l'impression qu'en savoir plus, ce n'est pas toujours mieux. Vous avez vu que c'est un sujet de débat puisque si nous pouvons détecter telle substance toxique à un taux plus faible, nous allons abaisser le seuil limite d'acceptation dans des proportions qui n'ont plus aucun rapport avec la valeur réelle du risque encouru : ce n'est pas parce que cette substance représente une menace pour votre santé, mais uniquement parce que vous savez mieux la détecter. Le point que je veux souligner ici est que nous devons réfléchir aux rapports de la société aux risques, tout particulièrement aux risques que nous allons prendre avec nos aliments. Nous avons tendance à dire que notre alimentation doit être sûre et qu'il faut assurer qu'elle l'est effectivement. Mais vous ne pouvez pas donner de garantie absolue. La seule chose que vous pouvez faire est de faire un calcul et d'admettre qu'il y a des risques. Finalement, je pense qu'il est dangereux de faire encore plus de contrôles. D'accord, ils ont leur place... Repousser les limites ne constitue pas un objectif en soi.

Unni Kjaernes

En tant que scientifique, je voudrais dire que nous avons besoin de plus de connaissances, mais que plus de connaissances ne donne pas de réponses aux dilemmes politiques et éthiques.

Peter Sylwan

Y a-t-il des situations où les gens sont préparés à accepter des risques élevés parce qu'ils en attendent quelque chose d'autre ? Vous pouvez donner des exemples ?

Frans Stafleu : Conduire une voiture ! **Annika Åhnberg:** Fumer! **Frans Stafleu:** Fumer! Manger!
Annika Åhnberg: En fait s'ils considèrent qu'ils en ont la maîtrise par eux-mêmes les gens le font.

Peter Sylwan

Ainsi je fais la liaison avec Annika lorsqu'elle parle des prix... Je veux dire que pour certains des aliments de prestige, des gens admettent qu'ils prennent certains risques en les consommant, par exemple les huîtres. Vous pouvez donc payer – à un prix élevé – des choses qui comportent un risque mais vous les achetez parce qu'ils vous donnent une plus haute valeur sociale, ou quelque chose comme ça.

Frans Stafleu

Vous avez en tête que vous devriez assurer vos propres contrôles sur ce que vous mangez, sur vos aliments et sur leurs conditions de production mais, évidemment, avec les longues chaînes alimentaires que nous avons aujourd'hui, vous n'avez aucune possibilité de le faire. Donc, ils les contrôlent. C'est pourquoi vous dites par extension : « Vous êtes responsables de la sécurité de mes aliments ». Mais si vous achetez vous-mêmes votre viande et votre poisson au marché, votre responsabilité est plus grande, car vous pouvez choisir entre ceci et cela ; vous avez plus de connaissances à leur sujet, et donc vous prenez vos responsabilités et ceci est très important. Mais si vous considérez ces longues chaînes alimentaires, c'est à leur niveau que se prennent les responsabilités et le consommateur n'a plus grand-chose à dire.

Qu'appelle-t-on les consommateurs ?

Michel Marie, France et Groupe Ethique de la FEZ

Vous avez discuté des aspects éthiques relatifs au bien-être animal, mais je pense qu'il y a aussi des aspects éthiques concernant notre alimentation et plus généralement la responsabilité de la profession sur le long terme. Quelles sont les questions éthiques qui se posent dans la chaîne alimentaire et quelles en sont les conséquences et les dimensions économiques ? Je pense que c'est une question importante à aborder, qu'il faut mettre en débat au sein de la communauté des professionnels mais aussi avec la société. Je veux juste dire ici que nous devrions élargir notre vision à propos de ce que nous entendons par problèmes éthiques.

Caspar Wenk, Suisse

La question débattue dans cette Table Ronde est très stimulante. Vraiment merci ! Mais il y a un point sur lequel vous n'avez pas été très précis, sur ce que fait en permanence le consommateur du monde. Pieter a mis l'accent sur l'effet des groupes de pression sur l'opinion et les comportements de la majorité silencieuse. Ma question est évidemment : « *Qui est celui que l'on appelle le consommateur ?* » Le commerçant ? Le politicien ? Je vous donne un exemple : en Suisse, l'agriculture biologique est d'abord encadrée par le gouvernement et secondairement par les distributeurs pour la commercialisation, et ceci depuis au moins dix ans.

Peter Sylwan

Qui est le consommateur ? Et, peut-être, où est le pouvoir de la consommation ?

Frans Stafleu

Le consommateur est celui qui achète... d'accord ! Mais le point important c'est que nous voulons parler avec lui et que c'est difficile. J'ai conduit des recherches sur le thème « *comment parler avec les consommateurs* » à propos de leurs positions sur les transferts d'embryon. Nous n'avons pas pu ne pas nous poser la question : « *Qui est le public ?* » En fait, le public qui participe aux débats n'est pas celui qui achète, c'est le public des ONG et des groupes de pression concernés. Le « vrai public » ne débat pas. Aussi est-il très difficile pour les chercheurs d'engager la discussion et de déduire quelque chose de ce qu'on leur dit. C'est pourquoi, nous travaillons quand même avec des partenaires tels que les ONG. Par ailleurs, le public peut changer de comportement : vous pouvez avoir des discussions sur un sujet considéré comme central - et alors le débat public fait rage durant quelque temps - et puis le public prend une autre voie parce que les acteurs impliqués se sont intéressés à autre chose et ont influencé ceux qui achètent.

Peter Sylwan

Vous êtes en train de mettre l'accent sur un problème très difficile pour les chercheurs, tout spécialement les chercheurs en sciences sociales : vous posez des questions aux gens et ils répondent selon un angle donné, et puis immédiatement ils s'en vont ailleurs et agissent en référence à autre chose.

Unni Kjaernes

Oui ! Je pense que c'est une question très réelle ! Mais il y a aussi une autre question : pour les producteurs qui sont les « consommateurs » ? Est-ce que ce sont les détaillants, ou les agences de marketing ? Souvent on présente ce que veulent les consommateurs comme étant la demande, mais peut-être cette demande dépend-elle de ce qui est sur le marché et de ce que les gens ont appris à acheter et aussi de leurs habitudes. Nous avons à notre disposition les résultats des enquêtes d'opinion ainsi que des entretiens par « focus groupes », entretiens qui nous apportent quelque chose à propos de ce que les consommateurs pensent et veulent. Donc cela augmente un peu la connaissance, mais je pense que nous ne devrions pas - nous ne le pouvons pas - méconnaître les associations de consommateurs, les associations de défense du bien-être animal, c'est-à-dire tous ceux qui participent à « l'espace public ». C'est ainsi ! Nous pouvons aimer ou pas, mais nous ne pouvons pas écarter la légitimité de ces groupes ! Je pense que c'est une bonne et très importante question à avoir en tête : « *Qui sont les consommateurs en général ?* ».

Annika Åhnberg

Je pense qu'une part de chacun d'entre nous est le consommateur. Le problème est que nous avons souvent évoqué le « consommateur » comme s'il y avait une masse de gens ayant la même idée, alors que évidemment ce n'est pas vrai. Il y a divers groupes et des individus qui, ensemble, deviennent « les consommateurs ». C'est peut-être pourquoi tel que je le comprends - vous avez raison - nous ne devrions pas parler seulement du consommateur, ou des consommateurs, d'une manière aussi vague, mais que nous devrions essayer d'être plus précis : de qui parlons-nous quand nous utilisons ce mot ?

Peter Sylwan

Je suppose donc que le même consommateur peut adopter une position donnée à un certain moment puis prendre une autre position et faire des choix totalement différents. Je veux dire que si vous êtes en train de choisir entre deux morceaux de viande pour vos enfants qui reviennent à la maison et que vous êtes responsable de votre argent... vous faites un choix. Puis, vous devenez un politicien ou un militant d'ONG et vous pouvez avoir un autre point de vue. C'est vrai ?

Frans Stafleu

On fait souvent la distinction entre le citoyen et le consommateur. Le consommateur est celui qui achète à un moment donné et le citoyen est celui qui pense de manière générale ce que les choses devraient être. Et il n'est pas toujours évident qu'ils aient le même rôle dans la société. Des rôles différents qui engendrent des comportements différents.

Pieter Knap

Cela veut-il dire que nous devons arrêter de demander aux gens ce qu'ils pensent ? Et seulement étudier ce que sont leurs profils d'achats ?

Frans Stafleu

Ce que nous observons couramment ce sont des gens qui édictent des principes, et quelque fois ces principes ne sont pas ceux auxquels un individu adhérerait. Exemple : je désire acheter l'essence la meilleure marché mais je suis heureux que le gouvernement et la démocratie – le peuple – aient dit qu'elle devrait être plus chère. Ainsi quelque fois j'assume une responsabilité de plus haut niveau.

Peter Sylwan:

Mais est-ce que les politiciens décident en fonction de ce que les gens pensent ou de ce qu'ils font ? Qu'est-ce qui est plus important pour un décideur politique : ce que les gens disent ou ce qu'ils font ?

Annika Åhnberg

Je pense que les responsables politiques sont intéressés par ce que pensent les citoyens et ce que désire la société en général. Et quand vous interrogez les gens sur ce qu'ils pensent que la société devrait

être - votre distinction est très bonne – ils répondent en tant que citoyens. Et ceci devrait être à la base des décisions politiques. Mais en tant que consommateurs, les gens agissent sur les marchés. Par conséquent, les décideurs politiques devraient aussi se préoccuper du rôle des consommateurs sur les marchés. Maintenant, très souvent, le terme « consommateur » est utilisé par les politiques dans le sens : « *Nous ne pouvons pas décider ça ou ça, parce que le consommateur n'en veut pas !* ». On ne peut pas faire ainsi. C'est comme si vous utilisiez le mot « consommateur » comme quelque chose derrière lequel vous vous cachez... Et pour l'agriculteur c'est pareil : « *Je dois produire ceci parce que les consommateurs le désirent* ». Alors, je pense, en ce qui me concerne, que cette distinction est très intéressante en considérant que en tant que citoyen nous exprimons ce que nous voulons que soit la société en général. Mais nous devons accepter qu'il y ait différentes opinions parmi les citoyens.

Peter Sylwan

Donc, nous vivons avec un double standard de référence – consommateur et citoyen - et nous devons l'accepter comme tel ?

Pieter Knap

Oui, car c'est dans la nature humaine. Mais je pense qu'il est essentiel que le système « agri business » ne produise pas ce que les consommateurs voudraient avoir, mais ce qu'ils sont prêts à payer. Ce sont deux choses différentes.

Unni Kjaernes

Je veux vraiment insister sur le fait que les gens agissent selon différents rôles. C'est très important à prendre en compte. Par exemple, ils agissent aussi en tant qu'usagers des médias. Mais, au cours des dernières années, ces rôles ont été mixés – pas uniquement par les responsables politiques mais aussi par les gens eux-mêmes. Ils portent des préoccupations sociales et éthiques par leurs agissements, au sein du marché par leurs actes d'achat, et dans leur rôle de citoyens ils portent aussi de plus en plus de préoccupations de consommateurs. C'est pourquoi cette distinction est si importante, telles que le sont les arènes diverses : les consommateurs et le marché, les citoyens et les politiques... Mais ces rôles ne sont pas totalement cloisonnés.

Peut-on tenir compte du bien-être animal dans les programmes d'amélioration génétique ?

Hans Stålhammar, Suède.

J'ai été récemment impliqué dans un projet appelé "*Code de bonnes pratiques pour la sélection animale et la reproduction*", une initiative des entreprises de sélection. Le but de ce projet est d'identifier ce que doivent être les orientations des programmes de sélection et les porter à la connaissance du grand public aussi bien qu'en direction des éleveurs qui sont nos clients, à propos de questions d'intérêt majeur pour nous. Il s'agit des principes d'un système de sélection durable dont nous établirions les bases pour les générations futures, mais aussi une discussion à propos des techniques d'élevage et de sélection que nous utilisons - et aussi de celles que nous n'allons pas utiliser, c'est également une distinction importante à opérer. Je saisis l'occasion de cette Table Ronde pour recommander à toutes les organisations et entreprises de sélection de signer l'adoption de ce code (NDLR - voir les informations sur le web du « European Forum of Farm Animal Breeders »³). Que pensez-vous d'une initiative de ce type provenant d'entreprises qui veulent être proactives dans un débat qui de toute manière aura lieu ?

Pieter Knap

Cette initiative, comme le dit Hans, est de nature « proactive ». Il s'agit d'un code de bonnes pratiques qui décrivent ce qui se passe dans le milieu de la sélection animale en Europe quelles que soient les espèces concernées. L'idée est que les organismes de sélection déclarent publiquement quelles sont leurs options et leurs règles. Je pense que la chose principale est que maintenant plusieurs gouvernements de pays européens sont en train d'adopter ce cadre de règles communes pour la sélection animale. La dimension

³ <http://www.effab.org/>

« proactive » de cela est qu'il s'agit d'une initiative de l'industrie concernée. Nous espérons que par ces actions de communication sur ce que nous faisons et ce que nous voulons faire, nous allons contribuer à accroître la confiance – la confiance à propos de laquelle nous avons commencé notre discussion.

Peter Sylwan

Des commentaires là-dessus? Elaborer des codes éthiques, ça vous convient ?

Pieter Knap

C'est peut-être une question pour une ex-ministre de l'agriculture : « *Pensez-vous que ceci est une bonne chose à faire ?* »

Annika Åhnberg

A priori, je pense que c'est une bonne chose, mais je n'ai pas eu vraiment connaissance de son contenu donc il m'est difficile de me prononcer. Ce type d'initiative, c'est très bien, mais on a toujours quelque crainte qu'il y ait plus de mots que de contenu. Je ne le crois pas dans le cas présent à partir de ce que j'ai entendu.

Peter Sylwan

N'y-a-t-il pas un risque avec ce type de prise de position d'un corps social donné, que les gens voient ceci seulement comme une fuite en avant. Et si c'est le cas, que cela génère plus de suspicion que de confiance ?

Unni Kjaernes

Si cette initiative participe à un processus d'ouverture, elle est positive. Si c'est seulement un « phénomène de surface » – on fait ce qu'on a toujours fait ou ce qu'on voulait faire de toute manière – cela accroît le sentiment de suspicion. Pratiquer l'ouverture n'est pas chose aisée, car cela ne signifie pas forcément consensus, cela peut vouloir dire scepticisme, critiques, conflits... Vraiment, ce n'est pas simple ! Mais si le signal est celui d'une réelle ouverture, alors je dis que ce serait absolument une chose positive.

Peter Sylwan

Je veux dire que la surface et la profondeur doivent aller de pair.

Frans Stafleu

Il faut aller en profondeur... En peu de temps, les organismes de sélection animale ont été sollicités pour dire oui à ces règles. Dans quelque temps, ils demanderont : « *Comment mettez-vous en œuvre un tel projet ?* ». Et aussi : « *Montrez-moi comment vous faites* ». Un point intéressant de ce projet, c'est que ce ne sont pas seulement des mots. Bientôt, ils avanceront sur certains points précis et demanderont à incorporer ces principes dans un programme d'assurance qualité.

Pieter Knap

Ce doit être un projet très visible, autrement c'est un objet vide !

Peter Sylwan

Et si les organismes et entreprises de sélection qui ont écrit le code ne sont pas capables de le faire vivre ?

Pieter Knap

Regardez ce qui est arrivé à Bill Clinton. Il a menti, il a confessé qu'il avait menti et il est resté en place !

Quel futur pour les activités d'élevage et les filières de production de masse ?

Alistair Stott, Ecosse

Merci pour ce débat très intéressant et ces réflexions provocantes. Il y a un problème qui a été abordé, vraiment important, et qui pourrait mériter d'aller plus loin à propos de la question du pouvoir. Je pense qu'une raison pour laquelle le secteur agricole se ressent comme une victime, c'est qu'il a perdu du pouvoir au cours des dernières années, en comparaison avec d'autres groupes dans la société. Je pense que la

question intéressante est celle des voies du changement, en relation avec tous ces éléments nouveaux qui émergent en ce moment... les réformes de la politique agricole, le marché global, etc.

Pieter Knap

Je voudrais juste dire que le problème est, à mes yeux, que les agriculteurs avaient – au moins en Hollande – trop de pouvoir et qu'ils l'utilisaient mal. Maintenant ils n'ont plus de pouvoir, c'est vrai. C'est pourquoi nous allons vers un autre type de pouvoir, comme nous sommes en train de le dire : avoir confiance en vos propres convictions morales, s'ouvrir et participer au débat public. C'est un autre type de pouvoir.

Peter Sylwan

Mais c'est aussi le pouvoir grandissant des distributeurs, de leurs marques, des sociétés multinationales... Est-ce vers là que va aller le pouvoir dans le futur ?

Unni Kjaernes

Certainement, la tendance actuelle favorise le pouvoir de la distribution entre les mains de quelques grandes sociétés. C'est particulièrement évident dans certains pays mais c'est un phénomène général dans le monde. Mais ce ne sont pas seulement les entreprises de distribution qui acquièrent du pouvoir : les chaînes de supermarchés deviennent puissantes au niveau du commerce, elles intègrent toute la chaîne alimentaire de manière à détenir un pouvoir de décision plus fort. C'est une tendance lourde aujourd'hui en Europe.

Peter Sylwan

Alors, est-ce que c'est bon ou mauvais pour le bien-être animal ?

Frans Stafleu

Ce pourrait être bon... Et ce pourrait être mauvais... Le problème avec les entreprises de la distribution – certainement avec celles qui sont de taille internationale – est qu'elles se sont données un pouvoir qui n'est pas démocratiquement contrôlé. Elles en viennent à dire : « *Ceci n'est pas bon et ceci est mauvais, et ce n'est pas ce que nous voulons* ».

Pieter Knap

Mais rappelez-vous quand même que la meilleure chose qui soit arrivée pour le bien-être animal aux USA au cours des dix dernières années vient des groupes tels que « McDonald's », « Kentucky Fried Chicken », « Burger King », et d'autres... qui se sont concertés pour demander à leurs fournisseurs et aux éleveurs d'adopter certaines conditions de conduite des élevages. D'accord, on se place là dans le contexte américain. Un pays régulé par le marché.

Annika Åhnberg

Je pense qu'en Suède, nous avons tellement concentré l'attention sur le niveau des prix que cela pourrait poser problème. Parce que je pense que les distributeurs croient que la seule voie est celle de leurs propres marques à bas prix. Mais dans d'autres pays, les marques de distributeurs peuvent être aussi des produits de haute qualité, et alors vous avez une image supérieure avec ce type de marque. Cela signifie que vous pouvez aussi contractualiser les conditions d'un bien-être animal amélioré. Tout dépend du sens dans lequel le développement se fait.

* * * * *

Analyse des débats

Jean-Claude Flamant

Je note tout d'abord l'accent quasi exclusif mis en matière d'éthique sur le sujet du bien-être des animaux. Or, comme le mentionne Michel Marie (président du Groupe de Travail de la FEZ sur l'éthique) au cours des échanges avec le public, on aurait pu envisager la question de l'éthique de l'ensemble de la chaîne alimentaire, notamment celle de la responsabilité exercée par chacun de ses acteurs, et pas uniquement celle des rapports entre homme et animal.

Cependant, cette question du bien-être animal a joué dans cette Table Ronde un rôle de révélateur pour tout un ensemble de questions éthiques. Quatre grandes questions ont notamment été abordées :

* Il s'agit tout d'abord d'une question de valeurs... Ce qu'il faut bien retenir de ce débat, c'est que « *les valeurs éthiques ça ne paye pas* » ! Les éleveurs ne doivent pas s'investir pour plus de « bien-être animal » comme moyen pour réaliser une plus-value ! Ils font erreur s'ils pensent qu'il s'agit d'un argument pour vendre plus cher. Les consommateurs ne veulent pas payer pour plus de bien-être animal. En fait, il y aurait d'autres voies à explorer par les agriculteurs pour mieux valoriser leurs produits - agriculture biologique, bénéfice santé, etc. Ils doivent d'abord être personnellement convaincus que les conditions d'élevage doivent être favorables au bien-être animal parce que c'est ce qu'en attend la société. Et les membres du panel insistent : c'est une question de considération vis-à-vis d'eux-mêmes. Ce ne peut pas être un argument de marketing, c'est de l'éthique !

* Deuxième question : sait-on vraiment ce que l'on appelle le consommateur ? C'est aussi une question fondamentale. Les chercheurs en sociologie de l'alimentation se demandent dans quelle mesure ils peuvent faire la part entre ce que disent leurs interlocuteurs et ce que font les consommateurs. Car le consommateur ne parle pas, il achète. Ceux qui parlent sont des militants d'associations ou des politiques. Et certains s'expriment plus fort que d'autres, notamment certains mouvements extrémistes qui voudraient que les consommateurs assimilent la consommation de viande à du cannibalisme. Et lorsqu'on parvient à cerner ce que font les consommateurs dans leur diversité, on doit faire le constat qu'ils bougent et évoluent continuellement. Finalement, il est indispensable de faire la différence entre qui est « consommateur » et qui est « citoyen ». Il s'agit de rôles différents qui sont remplis par la même personne : en tant que citoyen celle-ci s'exprime sur ce que la société devrait être, mais en tant que consommateur, elle agit sur les marchés. En fait, les rôles ne sont pas aussi tranchés et dans certaines situations le comportement du consommateur et l'expression du citoyen se rejoignent.

* Une troisième question : qu'est-ce qu'un « bon bien-être animal » ? Alors là vraiment, il y a débat. Ce que les gens disent comme étant bon pour eux n'est pas forcément bon pour les animaux. Tout particulièrement, le débat se focalise sur les avantages d'élever « dedans » ou « dehors ». Pour les volailles ou les porcs être en plein air peut poser problème, contrairement à ce qui apparaît pour le public comme étant « l'icône » du bien-être animal. La recherche scientifique s'est-elle suffisamment engagée pour identifier ce que serait un « bon bien-être animal » ?

* Finalement, dans ce milieu de spécialistes de l'élevage des animaux, une part du débat est consacrée aux orientations des programmes de sélection, avec une focalisation sur l'amélioration génétique des lignées de porcs. L'obligation de conduire les animaux en groupes et en espace « ouvert » (et non plus en cases individuelles) introduit la possibilité qu'ils se battent et que certains

d'entre eux agressent les autres, ce qui peut créer des difficultés aux éleveurs. Pourtant, si l'on admet que ce comportement est « naturel », est-il acceptable de vouloir introduire des critères de sélection ayant pour objectif la diminution de l'agressivité des animaux, voire l'élimination des animaux à problèmes ? Mais l'élevage des animaux à des fins de production n'est évidemment pas « naturel » ! Le débat n'est évidemment pas clos. Retenons que les entreprises de sélection se sont engagées dans la rédaction d'une Charte de bonnes pratiques de la sélection et de la reproduction au sein du « Forum Européen des Sélectionneurs d'Animaux de Ferme ».